

Québec français



L'imaginaire québécois

Pierre Maranda

Number 49, March 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55420ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maranda, P. (1983). L'imaginaire québécois. *Québec français*, (49), 24–25.

L'imaginaire québécois

pierre maranda

L'imaginaire est le lieu de la vie régressée et anticipée. On y revit des expériences mal digérées, on y expérimente des possibilités nouvelles. Le cauchemar et le rêve s'y ébattent. On y frémit dans l'horreur ou s'y vautre d'aise. La peur et l'extase en sont les pôles. La rêverie en est le vecteur principal.

L'imaginaire est l'espace mental où se structure la vie des peuples et, conséquemment, celle des individus qui les forment. Or cet espace est vif, farouche, fragile. Il bat au pouls des inerties renforcées par la culture, s'avive sous les innovations plus ou moins osées qu'elle tolère, est profondément malléable par ces ingénieurs du sémantisme que sont les publicistes, les poètes, les cinéastes, les politiciens et autres manipulateurs d'images.

*
* *

Il y a deux types de langue : d'un côté, la théorique, celle des grammaires et des dictionnaires ; de l'autre, la pratique, celle qu'on parle. Il y a aussi deux sortes de sens : celui de la langue d'un côté, celui de la parole de l'autre.

Les sémanticiens et les sémioticiens se font fort d'étudier ce qu'ils appellent la construction du sens (sémiose, signification, sémiogenèse...). Ainsi des chercheurs comme Kristeva, Éco, Greimas, Barthes, etc., proposent des structures « profondes » qui sous-tendraient notre usage de la langue. Selon eux, cet usage est régi par des mécanismes inconscients qui ressembleraient à des logiciels d'ordinateur. Nous aurions quelque part dans le cerveau une machine qui classerait automatiquement tous les vocables que nous utilisons. Cet automate — en bonne logique de la théorie des ensembles — travaillerait de façon binaire. Les dichotomies les plus

fréquentes auxquelles il se conformerait seraient « matériel — spirituel », « animé — inanimé », « animé humain — animé non-humain », etc. Mais est-ce bien ainsi que ça se passe ? Non.

Pour mieux préciser la question, il faut rappeler brièvement la différence entre dénotation et connotation. Le linguiste danois Hjelmslev a introduit ces concepts fondamentaux pour l'étude des faits de sens. Martinet et d'autres les ont développés. Claude Germain (*La Sémantique fonctionnelle*, Paris 1981), de l'université de Montréal, en donne un bon aperçu. « Dénotation » est le sens « théorique » des mots tel que fourni dans les dictionnaires. La dénotation est une description des éléments constitutifs du sens théorique d'un vocable (les sémioticiens appellent ces éléments constitutifs des « sèmes »). Par « connotation », on entend les évocations que suscitent, dans l'usage pratique de la langue, les vocables courants. La connotation est la description (forcément probabiliste) des éléments constitutifs du sens pratique d'un vocable (appelons ces éléments constitutifs des « vecteurs imaginatifs » puisqu'ils orientent l'imaginaire vers tel ou tel type de rêveries).

*
* *

Approfondissons un peu au moyen d'un exemple. Mais d'abord, qu'est-ce qu'on fait quand on parle ? On utilise des mots dont on croit que le sens est le même pour soi-même et son/ses interlocuteurs. « Croire que », veut dire « s'attendre à ce que », « supposer », « compter sur », etc., c'est-à-dire anticiper telle ou telle probabilité. Croire qu'on s'entend sur le sens des mots implique qu'on estime probable que les images mentales qu'engendrent chez chacun les mots qu'on utilise, sont à peu

près les mêmes pour ceux qui se parlent. Est-ce bien le cas ? D'où viennent les malentendus, les incompréhensions ?

Prenons la phrase banale « Il y a un chien dans le restaurant ». Elle évoque des représentations mentales fort diverses. Et cette diversité vient des sens connotatifs de ses éléments « chien » et « restaurant ». Pour les uns, « chien » active un vecteur imaginaire de curiosité, d'intérêt, d'élan favorable. Chez eux, le mot évoquera souvent une race canine particulière, voire un chien connu (St-Bernard, Danois, Terrier, Pékinois...). D'emblée, pour eux, « chien » sera connoté positivement ; ils seront intuitivement d'accord avec la connotation institutionnalisée dans le cliché « chien = meilleur ami de l'homme ». Pour d'autres, la connotation sera négative. Chez ceux qui n'aiment pas ou craignent les chiens, le terme évoquera plutôt une gueule montrant ses crocs, des grognements ou aboiements : une menace. Pour d'autres encore, « chien » voudra dire solitude ou ennui ; pour d'autres, excréments sur trottoirs ou pelouses, sentiments de protestation contre les aboiements nocturnes qui les réveillent parfois ou contre les ravages dans leurs poubelles.

De même, « restaurant » sera lu soit en termes de repas solitaires et déprimants, soit en termes romantiques, soit en termes économiques, soit en termes gastronomiques, soit en termes d'emplacement ou de commodité, deux ou plus de ces vecteurs imaginatifs pouvant se combiner. Et le syntagme « Il y a un chien dans le restaurant » tirera son sens de l'intersection, forcée par leur mise en rapport dans la phrase, des connotations de « chien » et de « restaurant ». De sorte que le sens de l'énoncé variera sur une échelle allant de la peur, du dégoût ou du dédain, en passant par le « doggie bag », jusqu'à l'intérêt excité. On est donc assez loin du sens dénotatif qui se veut « neutre », qu'on trouve dans les dictionnaires.

Or les sémanticiens et les sémioticiens ne travaillent qu'au niveau dénotatif. Ils

les prolétaires seront davantage stéréotypés par l'affection (cf. la sexualité chez les bourgeois), le sens du devoir et du travail (cf. l'argent en milieu bourgeois), le besoin et la peur (cf. virilité parmi les mieux nantis). Le tableau ci-dessous fournit la liste des douze vecteurs principaux de notre imaginaire. Il les quantifie quant à leur importance rela-

Douze vecteurs fondamentaux de l'imaginaire québécois *

	Haute-ville	Basse-ville
Affection	1,79	2,00
Parenté	1,98	1,19
Peur	0,71	0,84
Travail	0,57	0,82
Force	0,73	0,66
Intelligence	0,71	0,64
Devoir/responsabilité	0,48	0,60
Maison	0,47	0,32
Sexualité	0,37	0,35
Besoin	0,11	0,35
Argent	0,14	0,11
Bureau	0,14	0,01

mettent explicitement entre parenthèses ce qui, pourtant, est le fait sémantique le plus important. Leurs modèles sont donc bien peu pertinents quant à la façon dont une langue est vécue. Le locuteur humain n'est pas un ordinateur qui analyserait « Il y a un chien dans le restaurant » selon les composantes « vivant non-humain domestiqué quadrupède mammifère » « établissement commercial muni de cuisine et servant des plats préparés à partir d'une carte, contre rétribution ».

Mieux que les sémioticiens, les publicistes savent reconnaître les dynamiques connotatives. Bien sûr, une marge d'indétermination persiste dans les manipulations de l'imaginaire. Par exemple, dans quelle mesure le succès d'une publicité de papier de toilette qui a recours à des chatons au jeu dans un escalier, exploite-t-il d'une part la connotation « douceur » (caressante ? féline ?) du chat et d'autre part la connotation métaphorique de « chatte » pour pubis de femme ? Plus souvent la première que la deuxième. Mais on trouve aussi d'autres connotations.

* * *

Quelles sont les composantes majeures de l'imaginaire québécois, quels sont les stéréotypes qui nous structurent à notre insu, qui orientent et dynamisent nos amours comme nos haines, nos séductions comme nos répugnances ?

Au cours des travaux que nous poursuivons à Québec depuis 1977, nous avons repéré douze vecteurs fondamentaux, douze vecteurs qui structurent nos stéréotypes (v. ci-dessous, tableau). Leur importance, leur « dosage » n'est pas le même pour tous. Les « bourgeois » stéréotypent davantage sur le vecteur économique que les « prolétaires », par exemple. Chez les bourgeois encore, la sexualité compte plus que chez les prolétaires, de même que la virilité, l'intelligence, la maison et les relations de parenté. En contraste,

tive, selon les milieux de la haute-ville et de la basse-ville de Québec.

Chez les prolétaires de Québec, la vie domestique et familiale, le foyer, sont des vecteurs centripètes plus importants que chez les bourgeois de la haute-ville. Pour ces derniers, les vecteurs carrière et vie sociale l'emportent sur les dynamiques d'ordre domestique.

En outre, l'imaginaire des classes bien nanties se déploie selon un plus vaste éventail de connotations que celui des classes moins privilégiées. Le capital sémiotique des unes et des autres reste le même dans ses composantes fondamentales, mais l'importance de ces composantes varie considérablement d'un milieu à l'autre. On peut ainsi caractériser l'imaginaire du prolétaire québécois comme celui de « l'homme privé » (cf. Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, 1964) et celui du bourgeois comme celui d'un « homme social ».

L'imaginaire du prolétaire est régi par une dynamique orientée par des valeurs intimistes ; il est stéréotypé par ce rêve

de « la douceur de vivre entre soi » (expression utilisée par Lévi-Strauss pour décrire la tentation de l'inceste). Dans cet imaginaire, la stratégie de gestion des capitaux sémiotiques est de type prudent, conservateur : on « joue safe ». On préfère des axiomes tels « l'ambition tue son maître » à « qui ne risque rien n'a rien » ; on est d'accord que « qui trop embrasse mal étreint », qu'« on ne doit pas courir deux lièvres à la fois », que « un tien vaut mieux que deux tu l'auras », etc.¹ Et on sera enclin, sous la mouvance de cet imaginaire timide, à pratiquer la résignation plutôt que la révolte.

Par contre, la stratégie de gestion des mieux nantis sera plus ouverte. On y redoutera moins le risque. « La fortune sourit aux audacieux » ralliera les assentiments. Plus conséquent, cet imaginaire sera souvent frondeur, brouillon, exploitateur de ceux qui, intimistes, « se laisseront manger la laine sur le dos ».

* * *

Le sens connotatif est une sorte de « vibrations », d'harmoniques qui va s'amplifiant, si bien que son point de départ (ou ce qu'on a cru l'être, le sens dénotatif) s'évanouit — comme dans certaines musiques où on réussit à supprimer les notes pour n'en conserver que les harmoniques. Et c'est le sens connotatif qui structure notre usage d'une langue et l'imaginaire qui le soutend.

* * *

L'analyse de la connotation en est encore à ses premiers tâtonnements. Jusqu'à maintenant, on s'est contenté d'en traiter après qu'elle ait été institutionnalisée par la poésie, la littérature et les clichés. Pourtant, son importance dans la vie et la langue de tous les jours est radicale, comme elle l'est dans la constitution d'un imaginaire. Il faudra donc de nombreuses recherches sur ce front afin de déceler nos forces comme nos vulnérabilités et d'essayer de définir quelles sont les connotations de cette langue que nous parlons et qui, nous parlant et se parlant en nous, structure nos rêves les plus intimes aussi bien que nos rêveries collectives.

* Extrait de P. MARANDA, « Sémantographie du domaine "TRAVAIL" dans la haute-ville et la basse-ville de Québec », *Anthropologica*, N.S., 20 (1978) p. 262; les chiffres renvoient aux pourcentages d'émergence de ces vecteurs dans les données obtenues expérimentalement au moyen du protocole TAL-TAN (ce protocole est décrit dans l'article cité ci-dessus et développé dans un ouvrage à paraître bientôt: P. MARANDA, *L'Imaginaire québécois: La Dévolution tranquille*).

¹ Les proverbes, comme d'ailleurs les autres formes folkloriques, institutionnalisent et consacrent certaines connotations en même temps qu'ils révèlent les axes de stéréotypie des mentalités. Par exemple, « petit train va loin » affirme et consolide une connotation positive d'une certaine « petitesse »/modestie/échelle réduite, qui justifie souvent une stéréotypie de timidité ou de pusillanimité (cf. « *Small is beautiful* »).